



REVUE DE PRESSE

Bois Impériaux

DAS PLATEAU - PAULINE PEYRADE

Bois Impériaux de Pauline Peyrade / texte édité aux Solitaires Intempestifs (2016)

Mise en scène **Céleste Germe**

Dramaturgie **Jacques Albert**

Composition musicale et direction du travail sonore **Jacob Stambach**

Avec **Antonio Buil, Maxime Gorbatchevsky, Maëlys Ricordeau**

Voix **Daniel Delabesse et Benjamin Dussud**

Scénographie **James Brandily**

Création lumières **Sébastien Lefèvre**

Création photographique et vidéo **Flavie Trichet-Lespagnol**

Création lumières vidéos **Robin Kobrynski**

Assistanat mise en scène **Naima Perlot-Lhuillier**

Régie générale et plateau **Edouard Trichet-Lespagnol**

Administration, production, diffusion **Emilie Henin (Bureau Formart)**

Assistanat de production **Valentina Viel (Bureau Formart)**

Production Das Plateau (2018)

Coproduction et résidence POCHE /GVE (Suisse), Espace culturel Boris Vian - Les Ulis, La Comédie de Reims - CDN

Avec l'aide à la production de la DRAC Île-de-France, ce texte a reçu l'aide à la création du Centre National du Théâtre.

Avec le soutien du CENTQUATRE-PARIS

Das Plateau est en résidence territoriale à l'Espace Culturel Boris Vian - soutenue par la Ville des Ulis, la DRAC Île-de-France et le département de L'Essonne. Das Plateau est artiste associé au Carreau du Temple et à la Comédie de Reims, accueilli en résidence au Pôle Culturel d'Alfortville et membre du collectif de compagnies 360.

Le POCHE/GVE est géré par la Fondation d'Art Dramatique, soutenu par la Ville de Genève (Département de la culture et du sport) et la République et Canton de Genève.

«Une maîtrise de la mise en scène et une beauté plastique rares au service d'un propos très noir.»

«On est captivé par Maëlys Ricordeau, Maxime Gorbatchevsky et Antonio Buil, qui jouent une fratrie en roue libre et un pompiste, passeur d'âmes.»

« C'est que la jeune Française Pauline Peyrade (...) a la balade sans merci et que Céleste Germe, à la mise en scène, n'étouffe pas le cri.»

« Les sons et les images jouent aussi leur partition. Vidéos de sous-bois squelettiques ou de voitures fantômes (Flavie Trichet-Lespagnol), rayons laser qui strient l'espace et enseignes lumineuses (Sébastien Lefèvre): la scénographie (James Brandily) et la bande-son (Jacob Stambach) renforcent l'impression d'hostilité que le jeu au cordeau, implacable, installe.»

« C'est impérial, mais c'est glacial. »

Marie-Pierre Genecand pour Le Temps

«Tous ceux qui, seuls, en perdition, sujets à une émotion extrême ou simplement écoutant la radio, ont roulé toute une nuit sur une autoroute ou des petites routes désertes en se laissant guider par les noms inscrits sur le panneaux routiers, recevront en plein cœur Bois impériaux.

«Une belle pièce. Un passionnant travail de traduction scénique (...). Et un théâtre qui n'a pas froid aux yeux.»

«La comédienne Maëlys Ricordeau (...) trouve dans le personnage d'Irina un rôle dont elle déploie avec aisance la sensualité rêveuse et la force rentrée.»

Jean-Pierre Thibaudat pour Mediapart

«Bois impériaux, de Pauline Peyrade, est une pièce qui prend aux tripes et vous emmène dans les méandres de la nature humaine à la manière d'un thriller haletant. On embarque dans une sorte de road movie énigmatique, entre les lumières de la nuit et les zones d'ombre d'une forêt mystérieuse, qui pourrait évoquer celle de Gisèle Vienne et son *This is how you will disappear*.»

«Malgré les non-dits, on sent poindre la force de l'amour entre ces deux figures désseparées. Et c'est là la réussite de la mise en scène de Céleste Germe, du collectif français Das Plateau, qui touche par-delà l'hostilité ambiante, notamment grâce à sa formidable direction d'acteurs.»

«On saluera la performance d'acteur d'Antonio Buil (Serge), sous ses airs de gars sympathique, tout comme celle de Maxime Gorbatchevsky (...). Sans oublier Maëlys Ricordeau, (...), saisissante dans ce personnage féminin au bord du gouffre et fort à la fois, qui captive d'un bout à l'autre de la pièce.»

Cécile Dalla Torre pour Le Courrier

«Mettant en place un véritable ballet faisant se rencontrer projections, effets optiques, composition musicale et travail d'acteur, le collectif entrainera les spectateurs dans une aventure immersive de haut vol.»

Jessica Mondego pour Programme.ch

«Comme à son habitude, le collectif Das Plateau ne se contente pas d'illustrer ce road-movie aux allures lynchiennes, il compose une scénographie tendue, fascinante et parfois magnétique. Les acteurs, la musique, la mise en espace, la lumière et l'image se répondent et s'emploient à construire une dimension abstraite et mystérieuse qui coïncide parfaitement avec l'écriture acérée et rythmée de Pauline Peyrade. On sait également l'importance que Das Plateau accorde à la recherche plastique, visuelle et spatiale pour chacune de leurs créations. Les qualités sensorielles et dynamiques sont réfléchies comme un support de sens et la volonté de générer un flux constant entre langage et silence, dimension littéraire et déploiement visuel, temporalité narrative et contemplative.»

«Céleste Germe parle d'une recherche sur un naturalisme, au sens photographique du terme comme si lors d'un travail en macro, la focale déterminée oblige à faire le point sur tous les niveaux de la profondeur de champs, pour mieux cerner le personnage d'abord, et, ensuite, à laisser le flou opérer, créer un vertige pour brouiller et interroger les consciences et les certitudes.»

«On l'aura compris, Bois Impériaux (...) est une feuille de route résolument audacieuse pour ses choix artistiques et formels. Pour le spectateur qui se souvient de la précédente mise en scène d'un texte de Pauline Peyrade, le «Ctrl-X» par l'étonnant Cyril Teste la saison dernière, on a ici affaire à une machine théâtrale tout aussi radicale et stimulante, portée par l'univers fort et trouble de Das Plateau.»

Jérôme Zanetta pour Scènes Magazine

«Suspens impérial au POCHE / GVE.»

«Une pièce qui fait réfléchir, qui pose de véritables questions sur le rôle ou plutôt l'absence de la société pour les personnes fragiles, sensibles et en détresse.»

«Une pièce qui vaut largement le coup de braver la neige et le froid, afin de découvrir si les gens sont vraiment plus sympathiques, la nuit.»

Julie Marti pour EPIC magazine

LE TEMPS

Le 26 février 2018 par Marie-Pierre Genecand

Balade sans merci à Genève

Une sœur emmène son frère vers un lieu mystérieux. Un pompiste joue les passeurs d'âmes. Le trio glace et séduit. Au Poche, jusqu'au 11 mars

Une maîtrise de la mise en scène et une beauté plastique rares au service d'un propos très noir. C'est ainsi que l'on peut définir Bois impériaux, à voir ces jours au Poche, à Genève. Une production qui aborde un sujet pesant – la libération par la mort – sur un mode haletant. On est captivé par Maëlys Ricordeau, Maxime Gorbatchevsky et Antonio Buil, qui jouent une fratrie en roue libre et un pompiste, passeur d'âmes. Mais on se sent aussi pris au piège parfois, car la situation va très loin dans le désarroi.

Vous avez envie de vous réchauffer? Allez voir Le Mariage de Figaro à la Comédie de Genève qui, dit-on, a trouvé son rythme depuis la première. Si vous plongez dans les Bois impériaux du Poche, vous en ressortirez séduit, mais plus transi qu'à votre arrivée. C'est que la jeune Française Pauline Peyrade, dont on avait déjà apprécié Ctrl-X, au Poche, a la balade sans merci et que Céleste Germe, à la mise en scène, n'étouffe pas le cri.

L'histoire? Irina conduit son frère Johannes chez des gens qui ont accepté de les héberger. En chemin, elle s'arrête faire le plein (d'essence et de Dragibus) et noue une drôle de relation avec le pompiste. Entre protection et provocation. Pendant le road trip, on découvre qu'Irina est aussi hôtesse de téléphone rose, un exercice dont les apostrophes masculines sont plus glauques que roses...

Quelle est l'issue?

Et si la sœur emmenait son frère dans un lieu dont on ne revient pas? Question de briser le mal-être de cet être démuné et la codépendance qui règne entre elle et lui? On laissera le public trancher. Ce qui est sûr, c'est que la scène d'ouverture qui restitue la fin – un choix de la metteuse en scène – dit le choc profond. Irina, brin d'herbe, une lumière dans le visage, tremble, pleure, se fait un café, a du mal à respirer. Elle est assise au pied d'un canapé, se roule une cigarette et se remet à pleurer. Prenant.

Derrière elle, une pénombre d'où émergent des miroirs placés en regard. Tout au long de l'action, ce palais des glaces aux reflets démultipliés traduit parfaitement la confusion. Les sons et les images jouent aussi leur partition. Vidéos de sous-bois squelettiques ou de voitures fantômes (Flavie Trichet-Lespagnol), rayons laser qui strient l'espace et enseignes lumineuses (Sébastien Lefèvre): la scénographie (James Brandily) et la bande-son (Jacob Stambach) renforcent l'impression d'hostilité que le jeu au cordeau, implacable, installe. C'est impérial, mais c'est glacial.



MEDIAPART

Le 22 février 2018 par Jean-Pierre Thibaudat

Les pièces de Pauline Peyrade roulent de nuit. Du moins les deux premières, réunies en un seul volume et toutes les deux créées au Théâtre de Poche de Genève. Après le remarquable « Ctrl-X » par Cyril Teste la saison dernière, voici le non moins remarquable « Bois impériaux » par le collectif Das Plateau.

Sur l'autoroute A6, l'automobile passe à hauteur de l'aire de Fleury « sous un ciel chargé ». Il est 22h53, le compteur kilométrique affiche 10250 km, celui des vitesses 141 km/h, la température extérieure est de 0,5°C. La pièce s'achève à hauteur du panneau de l'aire « Bois impériaux », 62 pages et 640 kilomètres plus loin (ce qui laisse rêveur: l'espace comme le temps se dilatent). Il est 7h01, le jour se lève, il fait -2,5°C, « Irina allume une cigarette », la vitesse tombe à 76 km/h, « il neige ».

Les nuits sont plus longues que le jour

Au début de Ctrl-X, la première pièce publiée de Pauline Peyrade, Ida allume une cigarette avant d'entendre vibrer son portable.. Il se peut qu'Irina ait emprunté la voiture d'Ida et fumé les dernières cigarettes du paquet oublié dans la boîte à gants. J'imagine. Les pièces de Pauline Peyrade proposent des pistes sans imposer une voie unique, ce qui laisse beaucoup d'espaces au lecteur, au spectateur, où il fait bon vagabonder.

Les personnages de Bois impériaux n'ont pas la précision du tableau de bord de la voiture conduite par Irina avec à ses côtés son petit frère Johannes. Ces informations factuelles, réitérées tout au long de la route, rythment les heures qui passent, la nuit qui avance, la température qui baisse. Les précisions biographiques, tel l'amour immense et ambivalent que porte Irina à son petit frère et réciproquement, nous arrivent par bribes, au ricochet de ce qui se passe : un sac que l'on ouvre, un téléphone portable qui sonne, l'arrivée du brouillard. Des petits riens, des chutes d'informations. Rien d'univoque.

Si Pauline Peyrade aime tant la nuit, c'est peut-être parce que les corps, les sentiments et les voix y sont plus vulnérables, les contours plus incertains, le silence plus intense et le temps plus dilaté. Tous ceux qui, seuls, en perdition, sujets à une émotion extrême ou simplement écoutant la radio, ont roulé toute une nuit sur une autoroute ou des petites routes désertes en se laissant guider par les noms inscrits sur le panneaux routiers, recevront en plein cœur *Bois impériaux*.

Dépressions d'identité

De quoi souffre Johannes ? D'une déficience mentale, d'une maladie incurable, d'une extrême fragilité ? Est-il bipolaire ? Pourquoi est-il non dans la fureur mais dans la terreur de vivre ? On ne saura pas exactement. Où Irina l'emmène-t-elle ? Johannes se pose la question, tout comme nous. Johannes a peur d'être enfermé dans un « centre ». Irina lui dit qu'il n'en est rien. Ment-elle ? « Tu ne sais pas mentir », lui dit Johannes. L'incertitude est fille de la nuit. Le téléphone vibre. Au bout du vibreur, pas un amant comme pour l'Ida de Ctrl-X, mais des hommes qui parlent à « Constance » et qui jouiront en l'écoutant dire ce qu'ils veulent qu'elle dise (queue, chatte, etc.). Ce qu'Irina dit mécaniquement, comme absente à elle-même.

Il y a chez les personnages de Peyrade comme des dépressions d'identité. Ainsi Serge, cet homme vendant bonbons et friandises dans une station service déserte au milieu de la nuit, avec lequel Irina noue un contact.

Une vraie rencontre entre deux éclopées de la vie où la séduction, n'étant ni vraiment absente ni platement présente, joue les contre-pieds. Une relation qui chiffonne le temps puisqu'elle nous vient en plusieurs scènes tout au long de la nuit alors que ce n'est que vers le petit matin que la voiture en manque d'essence s'arrêtera pour faire le plein. La nuit, le temps bouscule plus facilement son ordonnance.

Pauline Peyrade dit être partie sur les traces de Florence Rey et Audry Maupin, un fait divers sanglant des années 90, plusieurs policiers et passants tués après un braquage raté par deux anarchistes peu au fait du grand banditisme. Maupin fut abattu lors d'une fusillade et celle qui l'avait suivi par amour fut lourdement condamnée. Le visage d'adolescent de Florence Rey, son visage égaré et balaféré, toute la détresse qui émanait de ses yeux, en disaient long. Et c'est sans doute cela qui perdure dans Bois impériaux où le fait divers s'est éloigné jusqu'à disparaître pour laisser la place à un frère et une sœur. Pauline Peyrade se rend alors compte que son histoire n'est pas sans faire écho au conte de Grimm lu enfant, Hansel et Gretel. Ce cheminement dit bien le positionnement ambivalent du texte de la pièce oscillant entre la vie quotidienne et le conte ; les rigueurs mathématiques du tableau de bord et la poésie des panneaux de signalisation.

Sons, miroirs et lumières

Le collectif Das Plateau qui porte à la scène *Bois Impériaux* réunit Jacques Albert (auteur et danseur), Céleste Germe (architecte et metteuse en scène), Jacob Stambach (auteur et compositeur) et la comédienne Maëlys Ricordeau qui joue dans tous les spectacles du collectif et trouve dans le personnage d'Irina un rôle dont elle déploie avec aisance la sensualité rêveuse et la force rentrée. Depuis leur premier spectacle Sig Sauer Pro (lire ici), les membres de Das Plateau questionnent la notion de visibilité et de présence au théâtre par toute sorte de machines et dérivatifs. Ils ont trouvé dans Bois impériaux un matériau de choix. Outre le jeu, leur réponse est d'abord optique par un jeu complexe de miroirs, de glaces sans teint, de surfaces transparentes propices aux multiplications des reflets et aux brouillages des lignes. Das Plateau ne commet évidemment pas l'erreur d'illustrer la pièce en installant sur le plateau un véhicule ou en reconstituant une station service. L'équipe adosse les jeux de miroitements à un canapé passe-partout. Une réponse poétique. Elle l'est aussi par le traitement du son auquel l'équipe a l'habitude de prendre grand soin.

Une belle pièce. Un passionnant travail de traduction scénique (Maxime Gobatchevsky dans le rôle du frère et l'étonnant Antonio Buil dans celui du vendeur de bonbons à la station service complètent la distribution). Et un théâtre qui n'a pas froid aux yeux.

C'est dans le Poche

Depuis que l'auteur et metteur en scène Mathieu Bertholet en a pris la direction en 2015, le Théâtre de Poche de Genève a pris un tournant radical : il ne présente que des spectacles réalisés à partir de textes inédits d'auteurs vivants. Un théâtre de texte. Un groupe de douze personnes lit plus de deux cents textes nouveaux par saison, en choisit une vingtaine et l'équipe du Poche « se met en quête des équipes artistiques prêtes à se mettre au service » des textes retenus.

Ensuite : deux voix possibles. Soit celle habituelle d'un collectif artistique qui répète entre quatre et sept semaines avant de présenter le spectacle au Poche pendant deux à trois semaines (théâtres français, prenez exemple) puis de partir en tournée. C'est la formule dite « cargo » adoptée pour *Bois impériaux*. Soit la formule « sloop » : un collectif artistique est constitué et se voit confié plusieurs textes soit parce qu'ils sont thématiquement proches, soit parce qu'ils requièrent une semblable distribution. Ce qui permet de découvrir de nouveaux textes et de nouveaux acteurs et actrices. Proscrites sont les lectures et les mises en espaces. Rien que des spectacles où, au commencement, est le texte inédit à la scène. Les deux pièces de Pauline Peyrade créées tour à tour au Poche font l'une et l'autre leur miel des bouleversements de l'usage des mots et des signes et de la façon dont les nouvelles technologies sont entrées dans nos vies. Souhaitons que ces deux spectacles, Ctrl-X par Cyril Teste (lire ici) et Bois impériaux par le collectif Das Plateau, soient prochainement présentés ensemble car les deux pièces forment bel et bien un diptyque.

LE COURRIER

L'essentiel, autrement.

Le 21 février 2018 par Cécile Dalla Torre

Thriller dans la nuit noire

Au Poche, Pauline Peyrade brouille les pistes entre fiction et réalité. Deux écorchés vifs nous sèment dans ses *Bois impériaux*, road movie haletant.

Une jeune femme roule nerveusement sa cigarette, boit un café, avale frénétiquement sa tartine et fond en larmes, recroquevillée sur elle-même au pied d'un canapé. La crispation du corps et l'effroi sur son visage en disent long sur le drame qui se joue, ou qui va se jouer. En même temps, le suspense est total.

Cette jeune femme se prénomme Irina, mais elle s'appelle aussi Constance. Elle est à la fois ici, devant son canapé, et là, au volant de sa voiture, aux côtés de son frère Johannes. Tous deux roulent vers un objectif flou, chez des connaissances d'Irina. Sur la route, elle croise Serge, qui travaille de nuit dans une station-service.

Bois impériaux, de Pauline Peyrade, est une pièce qui prend aux tripes et vous emmène dans les méandres de la nature humaine à la manière d'un thriller haletant. On embarque dans une sorte de road movie énigmatique, entre les lumières de la nuit et les zones d'ombre d'une forêt mystérieuse, qui pourrait évoquer celle de Gisèle Vienne et son *This is how you will disappear*.

Hansel et Gretel contemporains

Que trouve-t-on au bout de cette fuite en avant? Deux écorchés vifs, un frère et une sœur, sorte de Hansel et Gretel adultes et contemporains, livrés à eux-mêmes, qui semblent soudés pour la vie au fil des kilomètres parcourus. Aucune trace d'un parent. Rien à se mettre sous la dent, hormis des bonbons. Irina est celle qui veille sur Johannes, mal dans sa tête et ses baskets, à fleur de peau, et vivant aux crochets de sa sœur.

Entre eux, la relation est pourtant électrique. Les répliques sèches et vives fusent. On n'affiche pas ses sentiments, on veille juste à sa survie ou à celle de l'autre. L'âpreté de la vie les amène à la lisière de l'existence, dans une zone d'errance, marginaux sans racines familiales ni appartenance sociale. Johannes doit avaler son calmant. Est-il malade? Est-il condamné?

Sa sœur veut-elle en finir avec lui, une charge trop lourde pour elle, qui gagne sa vie en assouvissant les fantasmes masculins au bout de son téléphone rose? Malgré les non-dits, on sent poindre la force de l'amour entre ces deux figures désemparées. Et c'est là la réussite de la mise en scène de Céleste Germe, du collectif français Das Plateau, qui touche par-delà l'hostilité ambiante, notamment grâce à sa formidable direction d'acteurs.

Pauline Peyrade interroge aussi les rapports hommes-femmes, le sexe et l'amour, impossibles à réconcilier à travers cette rencontre insolite entre Serge et Irina alias Constance. On saluera la performance d'acteur d'Antonio Buil (Serge), sous ses airs de gars sympathique, tout comme celle de Maxime Gorbatchevsky, récemment diplômé de la Manufacture de Lausanne, au casting entre autres de la dernière mise en scène de Guillaume Béguin. Sans oublier Maëlys Ricordeau, nouvelle venue sur les scènes romandes (membre aussi du collectif Das Plateau), saisissante dans ce personnage féminin au bord du gouffre et fort à la fois, qui captive d'un bout à l'autre de la pièce.

A travers les miroirs

Le texte de Pauline Peyrade, qui revient au Poche à Genève après CTRL-X en 2016, est une énigme brillamment construite, à la manière d'un scénario haletant.

La mise en scène accentue le trouble volontairement semé par le texte, à l'aide de vitres sans tain, qui se reflètent dans des miroirs pour multiplier les perspectives et les effets de surprise. Par la vidéo, on est parfois propulsé directement sur l'autoroute, entre des panneaux indicateurs pendus aux cintres, qui affichent la vitesse parcourue, la température extérieure et l'heure avancée de la nuit. Une manière propre à Pauline Peyrade de creuser toujours plus loin les limites entre fiction et réalité.

Déjà, dans CTRL-X, la jeune auteure française, ancienne dramaturge du Poche passée entre autres par l'Ensatt à Lyon où elle enseigne aujourd'hui, apportait son lot de révolutions dans l'écriture théâtrale. C'est un peu sa patte à elle de «faire poésie» de ce qu'elle appelle des «textes-images» ou des «textes fonctions» du monde virtuel ou pas. De la génération internet, ses pièces en portent les stigmates, montrant l'usure et les dérapages des rapports humains.



Février 2018 - Interview de Céleste Germe par Jessica Mondego

BOIS IMPÉRIAUX: ROAD-MOVIE AU POCHE /GVE

«Le théâtre est le lieu de la réunion des arts et l'espace de la scène permet d'accueillir ce dialogue.»

Qu'est-ce qui a décidé une femme à prendre le volant au milieu de la nuit, son frère assis à côté d'elle? Et comment se terminera ce road-movie en mode thriller présenté au POCHE /GVE jusqu'au 11 mars? Tout porte en effet à l'énigmatique dans *Bois Impériaux*; des raisons de ce voyage à la relation entre Irina et son frère Johannes, jusqu'à la mystérieuse rencontre avec Serge dans une station-service. Le texte de Pauline Peyrade pousse au questionnement grâce à son écriture de l'invisible et du non-dit. Une matière toute trouvée pour le collectif Das Plateau dont le travail porte, depuis dix ans, sur le dialogue entre les éléments du théâtre avec une attention particulière portée sur les dispositifs techniques. Mettant en place un véritable ballet faisant se rencontrer projections, effets optiques, composition musicale et travail d'acteur, le collectif entrainera les spectateurs dans une aventure immersive de haut vol.

Membre fondatrice du collectif, Céleste Germe met en scène le concept élaboré par Das Plateau afin de faire vivre le texte de Pauline Peyrade. Rencontre.

Das Plateau fête ses dix ans cette année, quelle est la démarche théâtrale du collectif?

Nous avons commencé l'aventure avec l'idée de travailler sur un théâtre que j'appelais hors du texte, c'est-à-dire dont le texte n'était pas nécessairement l'élément premier. Cela alors que la tradition théâtrale française était très liée à la littérature et au texte. Les membres du collectif viennent de domaines aussi variés que l'architecture, la danse, la musique et même la philosophie. Nos espaces de déploiement de pensée étaient donc larges. Ce qui nous a caractérisé a été l'envie de faire un théâtre mettant en relation l'image, l'espace et la musique en tant qu'éléments pouvant être aussi importants que l'écriture. Quand le texte est arrivé – aujourd'hui nous travaillons toujours sur des textes –, nous nous en sommes saisis comme d'une matière hétérogène qui se superposait aux autres. Le texte est là pour ses qualités littéraires et sensibles sans que nous n'ayons la volonté de monter ce texte. Ainsi, il garde son autonomie au même titre que la lumière ou les autres matériaux mis en jeu. Nous visons une écriture autonome de chaque discipline dans laquelle tous les éléments conservent leur capacité de choc pour les spectateurs.

Que peut-on dire de la matière textuelle qu'offre le texte de Pauline Peyrade?

Le texte de Pauline m'a beaucoup touchée par sa forme. Il s'agit de séquences très courtes qui nous plongent tout à la fois dans un thriller, dans un conte d'aujourd'hui et dans un drame social. C'est la forme qui détient la vérité du texte et, en l'occurrence, celle-ci est étroitement liée à la question du suspense. Pauline écrit des scènes extrêmement cinématographiques et très tendues, c'est une écriture de la rupture. Au-delà de savoir fabriquer cette forme sur scène, nous nous demandons ce qu'elle raconte. Ce texte parle du passé, on attrape Irina au lendemain matin d'une longue nuit passée en voiture avec son frère et tout devient un flashback des dernières heures. Si la forme est hachée et interrompue, c'est qu'elle évoque la mémoire et le souvenir, un rapport au réel qui est transformé et fragmentaire. Nous avons mis en œuvre un dispositif plastique qui nous permet de parler de ces mécanismes. L'écriture de Pauline est très belle, elle dit ce qui ne peut pas se dire, des choses quotidiennes, très banales, mais cette banalité pointe vers un ailleurs. C'est aussi une écriture du silence; elle ponctue son texte de données – vitesse, température, heure, niveau d'essence de la voiture – qui permettent à la profondeur de nous apparaître sans être nommée. La vitesse varie en fonction de l'état de la conductrice, la température monte, descend... tout cela apparaîtra sur scène grâce à un système d'affichage.

Pouvez-vous développer le rapport de la pièce au temps?

Le texte couvre une nuit entre 23h et 6h du matin. On commence avec un plan séquence dans la voiture, Irina et son frère avancent sur la route. Mais ce plan est totalement fragmenté durant toute la pièce. Parfois, on a des ellipses et cette continuité est interrompue par les scènes de Serge – une seule scène en réalité découpée en morceaux. C'est là que le rapport au passé est intéressant: on a l'impression d'être dans le présent alors qu'une scène qui se passe plus tard vient interrompre le présent, c'est ce que l'on appelle un flashforward. Cette réflexion sur la temporalité a mené à l'ensemble du dispositif. La pièce de Pauline Peyrade peut être travaillée de manière plurielle: road-movie, thriller... elle devient ici une réflexion sur la mémoire, sur les fantômes qui nous habitent.

En assistant à cette pièce aux effets techniques très présents, le public, aura-t-il l'impression d'être au théâtre ou au cinéma?

Il y a quelque chose qui a évolué par rapport à cette question ces dernières années. Au départ, il arrivait qu'on entende des réflexions du type «on n'est pas au théâtre» mais je crois qu'aujourd'hui les gens sont habitués à ces dispositifs technologiques qui ont leur place au théâtre. Ce qui m'intéresse est de travailler une circulation dans les sensations. Un moment nous plongeons dans une projection et sommes dans un rapport à l'image et cela peut être bousculé tout d'un coup par un travail sur une lumière ou une musique. Pour moi, le théâtre est le lieu de la réunion des arts et l'espace de la scène permet d'accueillir ce dialogue entre des questions d'espace, de dispositif plastique, de corps et de littérature. Le théâtre est du temps partagé et implique de se demander comment modifier le rapport du spectateur au temps. Tout ce que l'on met en œuvre dans cette pièce est en rapport avec cela. Le temps peut être dilaté ou contracté et ce travail nous permet d'ouvrir des espaces dans lesquels les perceptions se complexifient. Dans une exposition muséale, le visiteur est maître de son temps. Ici, j'en reste maîtresse!

En quoi le système optique complexe mis en place sur scène vous aide-t-il?

Il démultiplie l'espace et nous permet de circuler d'un lieu à l'autre. Le dispositif est composé de trois filtres superposés: un écran puis un miroir sans tain et un troisième filtre. Ils nous permettent d'entrer profondément dans l'image et dans l'espace, de représenter les sensations d'Irina et les torsions de sa perception. Les personnages circulent en fonction des scènes mais plus Irina est à l'arrière-scène, plus elle plonge profondément dans sa tête, comme dans une sorte d'arrière champ de la psyché. Et, en même temps, on s'enfonce aussi dans la forêt qui devient une sorte de métaphore de notre monde et de sa violence. Dans le même sens, la composition musicale permettra de créer des effets d'apparition et de disparition autour d'Irina dans un processus semblable à celui de la remémoration. Le rapport entre les questions de fiction et de narration est aussi très important pour nous. Notre narration essaie sans arrêt d'associer la fiction à un domaine beaucoup plus abstrait qui convoque des sensations à d'autres endroits. Nous nous demandons comment être à la fois dans l'histoire – car Pauline raconte vraiment une histoire – et dans ce que le théâtre peut raconter autrement que par les mots.



Le 20 février 2018 par Katia Berger

Dispositif ingénieux pour «Bois impériaux» touffus

Pauline Peyrade revisite «Hänsel et Gretel» au volant d'une voiture dotée d'un tableau de bord high tech.

Mathieu Bertholet l'avait élue dramaturge de sa saison *_D'EUX*, la voici investie auteure, après *Ctrl-X* en 2016, des Bois impériaux actuellement plantés au Poche. Pour apprécier l'écriture dramatique de Pauline Peyrade, encouragée en France par les prospecteurs de l'innovation, encore faudra-t-il la démêler d'un dispositif scénique dû au collectif Das Plateau (français, comme son appellation ne l'indique pas), qui assure la mise en scène, la musique et une partie du jeu (Maëlys Ricordeau, secondée par de plus locaux Maxime Gorbatchevsky et Antonio Buil). La scénographie kaléidoscopique, toute de miroirs, de vitres et d'imitations de tableau de bord automobile revenant, elle, à James Brandily.

S'agit-il d'un rêve, d'un souvenir, d'une anticipation? Ni le canapé trônant au centre du plateau, ni l'espace fragmenté qui l'entoure n'apporteront de réponse. En dépit des repères brouillés, le spectateur comprend – comme les yeux s'habituent à l'obscurité d'une forêt – qu'une voiture emmène un frère et une sœur vers l'inconnu. Sur des écrans digitaux défilent les noms des villages traversés, l'heure qui creuse progressivement la nuit, les degrés de température qui chutent en dessous de zéro. L'équipée mortelle se suspend le temps d'une pause dans une station-service, et du dialogue morcelé qui y naît entre la conductrice et le tenancier. Enfin, des appels de clients en mal d'érotisme rythment l'errance de celle qui vend secrètement ses services d'opératrice à une ligne de téléphone rose.

Alors, oui, ce road movie somnambulique suit ses propres bornes intérieures, sans recourir aux panneaux externes. Oui, un univers se crée, dans l'intrication du texte et de sa représentation. Mais à l'instar de la route qui se perd dans les Bois impériaux, ceux-ci n'ont pour orée que leur dispositif fantasmatique, pour ainsi dire déconnecté.

scènes magazine

Février 2018 - Jérôme Zanetta pour Scènes Magazine

t h é â t r e

Le poche genève

Routes de nuit

Cette fois le Cargo6 de la deuxième partie de saison au Poche est lancé, Bois Impériaux, c'est son titre, un texte puissant de Pauline Peyrade, comme un conte noir et vibrant qui raconte une route en forêt, décor d'une fratrie sous tension. C'est dans une mise en scène de Céleste Germe du Collectif Das Plateau que Maëlys Ricordeau, Maxime Gorbatchevský et Antonio Buil vont incarner ce thriller psychologique dont la construction est implacable. Du 19 au 28 février, d'abord, et encore du 1er au 11 mars.

Réécriture lointaine d'*Hansel et Gretel*, *Bois Impériaux* se situe au point de friction de deux espaces contradictoires : l'autoroute, kilométrée, grise, stérile et la forêt, infinie, sombre, mythique. Le compteur défile, les minutes s'écoulent, la température baisse imperceptiblement. Tout autour, la nuit noire occupe la campagne ; sur la route, on ne voit qu'à profondeur de phares ; les panneaux surgissent de l'obscurité avec des noms étranges et disparaissent aussitôt, emportant avec eux leur mystère.

Scénographie tendue

Installée dans un monde aussi banal que brutal, la pièce nous parle de la fratrie, de la possibilité ou de l'impossibilité de faire avec la folie de ceux qu'on aime, de trouver un chemin à travers la géographie familiale, la culpabilité et les années partagées. Irina conduit Johannes chez un ami ; elle s'arrête dans une station-service isolée et rencontre Serge... Sans divulguer, ce conte dramatique qui évolue dans un no man's land boisé, mais profondément humain, nous parle de notre monde et de la manière dont il relègue ses enfants perdus.

Comme à son habitude le Collectif Das Plateau ne se contente pas d'illustrer ce road-movie aux allures lynchiennes, il compose une scénographie tendue, fascinante et parfois magnétique. Les acteurs, la musique, la mise en espace, la lumière et l'image se répondent et s'emploient à construire une dimension abstraite et mystérieuse qui coïncide parfaitement avec l'écriture accélérée et rythmée de Pauline



Pauline Peyrade

Peyrade. On sait également l'importance que Das Plateau accorde à la recherche plastique, visuelle et spatiale pour chacune de leurs créations. Les qualités sensorielles et dynamiques sont réfléchies comme un support du sens et la volonté de générer un flux constant entre langage et silence, dimension littéraire et déploiement visuel, temporalité narrative et contemplative. C'est aussi une pièce extrêmement physique qui met en jeu la réalité des corps marqués et bousculés par la vie. Céleste Germe parle d'une recherche sur un naturalisme, au sens photographique du terme, comme si lors d'un travail en macro, la focale déterminée oblige à faire le point sur tous les niveaux de profondeurs de champs, pour mieux cerner le personnage, d'abord, et, ensuite, à laisser le flou opérer, créer un vertige pour brouiller et interroger les consciences et les certitudes.

Place à la musique

Travail donc sur les images et, de fait, sur la lumière et le degré de réflexion des surfaces en présence. Mais aussi une place importante donnée à la création musicale, toujours fondamental dans l'élaboration scénique de Das Plateau, avec l'idée d'un univers sonore souvent cinématographique, ici avec un montage syncope qui imprime un mouvement à l'ensemble pour en renforcer la structure à la fois brutale et planante.

On l'aura compris, *Bois Impériaux* n'est pas un cargo immobile sur le fil de l'horizon théâtral, c'est une feuille de route résolument audacieuse dans ses choix artistiques et formels. Pour le spectateur qui se souvient de la précédente mise en scène d'un texte de Pauline Peyrade, le *Ctrl-X* par l'étonnant Cyril Teste, la saison dernière, on a ici affaire à une machine théâtrale tout aussi radicale et stimulante, portée par l'univers trouble et fort de Das Plateau.

Il faudra aussi profiter en parallèle, d'un atelier d'écriture mené par la jeune auteure Pauline Peyrade, le vendredi 2 février. Le public pourra assister à une répétition ouverte le jeudi 8 et serait bien inspiré d'aller écouter « l'intro du dirlo » le mardi 20 février. A vos agendas.

Jérôme Zanetta

Du 19 février au 11 mars: cargo6. *Bois Impériaux* de Pauline Peyrade, m.e.s. Céleste Germe, Collectif Das Plateau.

Le Poche/GVE. Billetterie : 022/310.37.59, billetterie@poche--gve.ch



Le 3 mars par Julie Marti

Suspens Impérial au POCHE /GVE

Depuis le 19 février, le POCHE /GVE est habité par une forêt inquiétante et mystérieuse... Bois Impériaux de Pauline Peyrade est à l'affiche : entre thriller, conte contemporain et réflexion sociologique, cette nouvelle pièce joue sur les genres, les temporalités et les spatialités. Rencontre avec Céleste Germe de Das Plateau, metteuse en scène de ce spectacle.

Mettre du suspens au théâtre : c'est le défi que s'est lancé le collectif français Das Plateau avec Bois Impériaux. Une atmosphère atypique au théâtre, rendue possible grâce à un dispositif scénographique particulier mais aussi par l'écriture très brève, tranchante de Pauline Peyrade, amenant un rythme qui tient le spectateur en haleine. « Bois Impériaux, c'est aussi un thriller » nous dit Céleste. Mais comment instaurer du suspens au théâtre, lieu relativement éloigné du genre, plus souvent abordé au cinéma ? « Le texte est tendu, haletant et on a travaillé sur la musique, la lumière, la scénographie avec un système de filtre, de miroir... C'est la manière dont on a mis en relation les dispositifs scéniques qui permet de travailler sur le temps, le contracter, le dilater... et ainsi de créer une ambiance très particulière. » explique la metteuse en scène « Un road movie au théâtre pose des questions car on avait envie que les gens ressentent des émotions intenses : de la peur, de l'inquiétude, de l'attente... C'était vraiment un challenge. » explique Céleste Germe.

Le résumé ? « C'est l'histoire d'un frère, Johannes joué par Maxime Gorbatchevsky et une sœur, Irina interprétée par Maëlys Ricordeau, roulant de nuit à travers la forêt. » résume Céleste « Une sorte de Road Movie, où l'on comprend, dans un dialogue très elliptique et peu explicatif, que le frère est malade et ce que sa sœur l'emmène dans une institution. Mais le chemin à travers cette forêt est interrompu un certain nombre de fois par des scènes dans une station-service... ». Un Hansel et Gretel contemporain, involontaire au début, abordant (entre autres !) les thèmes de la folie, de la jeunesse, et de la solitude.

Une production par le quatuor Das Plateau, dont la présence au POCHE /GVE est une première « Bois Impériaux est une commande du Théâtre du Poche. C'est donc une création faite en premier lieu pour ce théâtre et qui partira ensuite en tournée. On s'est vraiment dit qu'on voulait travailler sur l'enfermement, l'étroitesse, qui est à la fois celle de l'habitacle de la voiture et celle du Poche. Mais on voulait que cette étroitesse entre en relation avec un espace infini, la forêt, qui est tout autant une représentation de l'hostilité de notre monde qui abandonne ses enfants perdus, qu'une représentation de la psyché sinieuse et tourmentée de Johannes » explique Céleste Germe.

Bois Impériaux n'est donc pas une comédie, encore moins du théâtre de boulevard mais du tragique contemporain, comme le nomme Céleste. « C'est pour ça que je fais du théâtre : pour parler et montrer ce qui est douloureux dans notre monde. Je n'ai pas envie de contourner ces choses-là, c'est une réalité et c'est celle qui nous entoure. Mais j'espère que c'est une pièce qui permet de penser, de s'interroger, de partager ses propres histoires ».

Une pièce qui fait réfléchir, qui pose de véritables questions sur le rôle ou plutôt l'absence de la société pour les personnes fragiles, sensibles et en détresse. Une pièce qui vaut largement le coup de braver la neige et le froid, afin de découvrir si les gens sont vraiment plus sympathiques, la nuit.



Le 21 février 2018 par Fabien Imhof

SOLITUDE, DÉTRESSE, DÉPENDANCE : DE SOMBRES BOIS IMPÉRIAUX.

Hansel et Gretel ont bien grandi. Devenus Johannes et Irina, ils s'offrent un road trip dans lequel la nuit et les ténèbres les emportent petit à petit. C'est Bois impériaux, de Pauline Peyrade, à voir jusqu'au 11 mars au POCHE/GVE.

Bois impériaux, c'est le nom d'une aire d'autoroute sur l'A6, confiera Pauline Peyrade à l'issue de la pièce. Johannes et Irina ont pris la route. Les kilomètres filent sur l'autoroute. Johannes est malade, bien qu'on ne sache pas de quel mal il souffre. Sa sœur lui promet qu'elle ne l'emmène pas pour l'interner. Sur cette route de plus en plus sombre, les langues se délient. Elle, qui ne répond jamais aux questions, est en détresse. Elle ne sait plus que faire pour aider son frère. Lui aimerait s'améliorer, se contrôler, soutenir sa sœur. Ils dépendent l'un de l'autre, mais tout est vain. Elle finit par s'arrêter dans une station-service. Pendant le voyage ? À la fin ? On ne sait pas trop, seule l'issue de la pièce nous éclairera. Elle y rencontre Serge, le gentil caissier. Mais est-il vraiment bon ? Ne cache-t-il pas autre chose ? Là aussi, il faut aller se faire sa propre idée...

Bois impériaux, c'est une pièce qu'on pourrait qualifier de pessimiste. Elle parle de la solitude, de la détresse, de la dépendance aussi. L'amour fraternel est bien là. Johannes est conscient de sa maladie. Il voudrait se contrôler, comprenant que sa sœur en souffre. Elle, elle ne le montre pas, essaie de tout faire pour que Johannes se sente bien. Elle multiplie les petits boulots pour subvenir à leurs besoins. Quand le téléphone sonne dans la voiture, en pleine nuit, Johannes finit par forcer Irina à répondre. C'est un client. Irina travaille pour un téléphone rose. Pas fière de ce qu'elle fait, elle y est contrainte. C'est dans ce moment que la solitude se fait particulièrement ressentir. Alors qu'Irina et Johannes sont très proches, on se rend compte que chacun est en fait enfermé dans sa solitude, de laquelle l'autre ne peut le sortir. Ils dépendent aussi l'un de l'autre, ne pouvant vraiment exister l'un sans l'autre.

Et puis il y a Serge, à qui Irina se confie un peu. Il l'écoute, lui offre du café, lui parle un peu de lui aussi. Il semble profondément gentil. Pourtant, ils ne sont rien que les deux dans une station-service, en pleine nuit, pas loin de la forêt. Il n'en faut pas plus pour se faire des films. Le moment auquel il intervient n'étant pas immédiatement clair non plus ajoute à ce côté angoissant latent. Tout est sombre.

Das Plateau, le collectif qui met en scène *Bois impériaux* réussit une prouesse dans le choix du dispositif scénique. Un canapé figure la voiture, dans un espace qui ne semble ainsi plus tout à fait clair. Mais ce n'est pas là que réside le tour de force du collectif. Les thématiques que sont la solitude et la détresse sont parfaitement retranscrites par le dispositif scénique. Dans un jeu de miroirs, de reflets et de transparence, les personnages se parlent. On ne sait jamais s'ils se parlent directement, s'ils s'adressent à un reflet ou un peu dans le vide. Métaphoriquement, cela résume bien les relations entre tous : on se parle, on est là les uns pour les autres, sans vraiment être là. On tente de s'entraider, sans vraiment y parvenir. Pourtant, on ne peut vivre sans les autres. Tout le nœud est là.

Alors, Bois impériaux, c'est peut-être une pièce pessimiste. Pourtant, on y trouve un certain optimiste. Réussir à parler de la maladie mentale, de la détresse, de la solitude, sans y apporter de solution, sans faire une fin heureuse irréaliste, ce n'est pas mince affaire. C'est pourtant ce que parvient à faire Pauline Peyrade dans une écriture fine, tout en suggestions, sans donner trop de clés au spectateur. Le collectif Das Plateau parvient de plus à le retranscrire sur scène. Où est alors l'optimisme, me direz-vous ? Il réside peut-être dans le fait de pouvoir parler de cela au théâtre, sans tabou, sans tomber dans l'angélisme, en montrant la réalité comme elle est, si cruelle qu'elle puisse être, entre solitude et force des liens d'une fratrie. Des thématiques fortes, une pièce dure, mais qui met le spectateur face à l'ambiguïté des relations humaines, c'est cela, en somme, Bois impériaux.



Février 2018 - Interview de Céleste Germe à propos de *Bois Impériaux*

